

FOCUS

LAVAL 1753

ÉCHOS DU PASSÉ,

RÉALITÉS D'AUJOURD'HUI



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE
DIRE

FOCUS
LAVAL 1753
ÉCHOS DU PASSÉ,
NÉALITÉS D'AUJOURD'HUI

TEXTES :
JOCELYNE DLOUSSKY
STÉPHANE HILAND
AMÉLIE DE SERCEY-GRANGER



En couverture : Le Vieux-pont en 1753 (restitution virtuelle)



1. Heurtoir

SOMMAIRE

- 6 LE PLAN DE 1753 : UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL
- 8 LA MAQUETTE VIRTUELLE LAVAL 1753 : UN OUTIL PÉDAGOGIQUE IMMERSIF ET ÉVOLUTIF
- 10 RENOUELER LE CADRE URBAIN ET EMBELLIR LES RUES
- 14 FAVORISER LES MOBILITÉS EN VILLE
- 18 ACCUEILLIR LA NATURE EN VILLE
- 22 ENCOURAGER L'HYGIÈNE URBAINE
- 26 PRÉSERVER L'EAU POTABLE
- 30 CONSOMMER LOCAL ?
- 34 FAIRE JOUER LA SOLIDARITÉ
- 38 PROPOSER DES SPECTACLES POUR TOUS
- 42 FAIRE FACE AUX AFFRES DE LA MONDIALISATION
- 46 AFFRONTER LES ALÉAS CLIMATIQUES
- 50 PROMENADE D'ARCHITECTURES

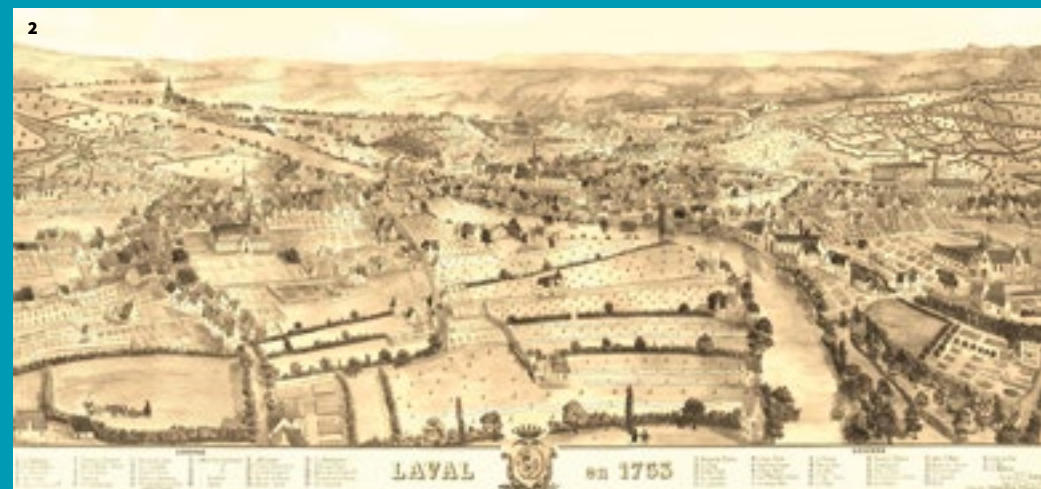
LE PLAN DE 1753 : UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

UN IMPÔT POUR FINANCER LES DÉPENSES MUNICIPALES...

La mise en œuvre du premier plan connu de Laval, réalisé en 1753, renvoie à des réalités fiscales. En effet, il s'agissait, pour la municipalité, d'établir un schéma d'implantation des barrières douanières situées aux portes de la ville. Ces dernières, au nombre de 15, entouraient une zone d'environ 85 hectares qui comprenait l'intra-muros lavallois mais aussi ses deux principaux faubourgs, Saint-Martin sur la route de Rennes et du Pont de Mayenne sur la route de Paris. Les marchandises et autres denrées alimentaires y étaient contrôlées avant d'être taxées. C'est ce que l'on appelle le tarif. Cet impôt consistait en un droit d'entrée des produits dans la ville. Son but premier était de financer la taille, que les paroisses étaient tenues de verser chaque année aux caisses royales, tout en permettant une meilleure répartition de cette charge très impopulaire auprès des habitants, sachant que l'aristocratie, le clergé et une partie de la bourgeoisie en étaient exemptés.

ET LES PREMIERS TRAVAUX D'EMBELLEMENT DE LA VILLE

L'arrêt du conseil d'État du 7 mai 1747, instituant la réunion des offices municipaux aux communautés de villes, est à l'origine de l'élection, par ses pairs, à la fonction de maire d'un esprit éclairé, Ambroise-Jean Hardy de Lévaré. Malgré l'hostilité de la majorité des conseillers municipaux, il parvient cependant et de haute lutte à faire voter l'établissement du tarif qui met à mal certains privilèges ecclésiastiques et bourgeois. Avec l'assentiment de la duchesse de La Trémoille et le soutien de l'intendant de la généralité de Tours, un nouvel arrêté du conseil d'État, daté du 22 mai 1753, confirme de façon définitive l'établissement du tarif à Laval. Outre sa participation à la répartition de la taille, l'impôt ainsi généré va contribuer à doter la municipalité lavalloise de moyens financiers supplémentaires et contribuer au lancement de premiers grands travaux d'embellissement de la ville : des fontaines publiques, comme celle de Patience, seront ainsi financées, de même que l'arasement du boulevard d'artillerie situé devant la Porte Beucherresse au profit de l'établissement d'une promenade publique plantée de tilleuls. La modernisation de Laval était en marche...



1. Plan de Laval en 1753 sur lequel sont positionnées les barrières de l'octroi

2. Vue cavalière de Laval en 1753 dessinée par F. Beauvais d'après le plan originel

LA MAQUETTE VIRTUELLE « LAVAL 1753 » : UN OUTIL PÉDAGOGIQUE IMMENSIF ET ÉVOLUTIF

UN PROJET TECHNOLOGIQUE INNOVANT

Dès 1999, Laval s'impose comme une référence mondiale en matière de nouvelles technologies. Réalité Virtuelle et Réalité Augmentée sont mises à l'honneur à l'occasion d'un grand rendez-vous annuel organisé au printemps : le salon Laval Virtual. En 2003, dans le cadre de cet événement au rayonnement international, la Ville de Laval, par le biais de son service de médiation du Patrimoine, propose, pour la toute première fois au public, une expérience immersive en 3D. Celle-ci permet, en temps réel, de parcourir les rues du centre ancien restitué sur une surface de près de 30 hectares. L'outil de simulation ainsi créé et régulièrement complété engage le visiteur dans une démarche d'exploration historique permettant d'appréhender, de manière très visuelle, les grandes transformations urbaines opérées à Laval depuis le milieu du 18^e siècle. Support de médiation innovant contribuant à illustrer le discours et surtout renouveler les pratiques des guides-conférenciers, cette maquette virtuelle constitue l'un des premiers jalons en France dans ce domaine et conduira à inspirer des initiatives plus ambitieuses à l'image des projets conduits à Paris ou à Bordeaux.

UNE NÉCESSAIRE REFONTE TECHNIQUE

Tributaire d'un mode de projection traditionnel sur écran dans une salle située au 2^e étage du musée du Vieux-château, la maquette virtuelle « Laval 1753 » présente rapidement ses limites d'un point de vue ergonomique, le guide-conférencier restant seul maître du parcours proposé par le biais de son clavier d'ordinateur. La problématique d'un public acteur et non simple spectateur s'impose dès lors comme un chantier prioritaire à conduire. Parallèlement, l'obsolescence du logiciel d'exploitation Virtools entraîne le nécessaire transfert de la maquette sur Unity au cours de l'année 2021. Cette opération contribue également à « relooker » le graphisme de l'outil en le rendant plus réaliste et attractif à l'œil du spectateur. Aujourd'hui, la mise en œuvre d'une valise immersive de réalité virtuelle, produit breveté par une société lavalloise Imagin VR, invite le public à vivre, dans différents lieux où elle sera déployée (établissements scolaires, maisons de quartiers, centres commerciaux...), une expérience encore plus intuitive dans le Laval de l'époque du roi Louis XV.



1. Extrait de la première maquette virtuelle réalisée en 2003

2. Dispositif immersif de réalité virtuelle conçu par la société Imagin'VR (© Imagin'VR)

RENOUVELER LE CADRE URBAIN ET EMBELLIR LES RUES

DE NOUVELLES CONSTRUCTIONS ET DES ARCHITECTURES ANCIENNES REMISES AU GOÛT DU JOUR

Le 18^e siècle est une période au cours de laquelle la ville connaît une transformation importante. Les édiles veillent à son embellissement en appliquant par exemple scrupuleusement l'ordonnance d'Orléans, datée de 1607. Celle-ci prohibait toute construction nouvelle à pan de bois, tant en raison de la crainte des incendies que par souci esthétique. Elle obligeait également tous les propriétaires à abattre ou retrancher ces saillies sur rue, comme par exemple les encorbellements, ainsi qu'à n'utiliser que de la pierre de taille lors des ravalements de façade. Ces efforts, consistant notamment à remplacer le pan de bois par des murs en maçonnerie, sans saillie et d'aplomb sont particulièrement visibles au niveau de la rue Renaise, qui est alors une des plus belles rues de la cité car plus large et moins tortueuse que les autres.

S'il semble ne pas exister, à Laval, de règlement municipal ordonnant de construire selon des normes précises, il apparaît que le procureur fiscal joue un rôle clé dans les transformations et par conséquent, l'embellissement de la ville. C'est à lui que s'adressent les notables

lavallois qui souhaitent agrandir leur demeure, y ajouter des marches avancées ou encore percer une fenêtre donnant sur la voie publique. L'accord du comte de Laval est même nécessaire lorsqu'on veut bâtir contre les remparts de la ville, ou même y percer une simple fenêtre. Les façades sont modifiées dans un objectif de décoration, d'ornement et d'embellissement de la rue. Elles sont ainsi percées d'ouvertures uniformes, disposées de manière symétrique et encadrées par de la pierre de tuffeau. Dans certains cas, il arrive même que les travaux soient exécutés suite à une sentence du juge établissant le mauvais état général d'une maison, allant parfois jusqu'à menacer de ruine.

La ville s'embellit aussi grâce "*au goût pour les nouveaux bâtiments qui s'y est établi*" comme en témoigne un chroniqueur contemporain, Pichot de la Graverie. De nouveaux édifices publics apparaissent comme la halle aux poissons ou la halle aux toiles, autour de laquelle un nouveau quartier se développe. Un certain nombre de particuliers, appartenant essentiellement à l'élite urbaine, a également suivi ce mouvement en construisant "*de nouveaux bâtiments très propres et très commodes*".

DES RUES PROGRESSIVEMENT PAVÉES ET ÉLARGIES

Le pavage et le nettoyage des rues sont pris en charge par l'administration municipale. Au début du siècle, de nombreuses plaintes sont faites à l'intendant et au procureur fiscal sur l'état déplorable des pavés qui étaient alors simplement déposés sur une terre glaise, sans qu'ils ne soient fixés. Pour y remédier, on décide de refaire la voirie avec des pierres échantillonnées de 5 à 8 pouces, soit entre 12 et 20 cm, qui seraient cette fois-ci posées sur un lit de sable, plus stable que la technique précédemment utilisée. Si l'administration municipale met en place le revêtement, il en incombe néanmoins aux riverains d'en payer les frais.

Les volontés esthétiques des élites locales impliquent aussi la destruction d'édifices et d'immeubles renvoyant à des époques lointaines et lui donnant un aspect désuet. Cela concerne essentiellement les vestiges des fortifications médiévales. En 1758, on détruit la barbacane en demi-lune qui servait à casser d'éventuels assauts sur la porte Beucheresse dont on comble alors les fossés. Vers l'est, la Porte Peinte du Pont de Mayenne disparaît définitivement en 1770. D'après Pichot de la Graverie, "*elle menaçait ruine et sa destruction aura un*

bel effet pour la décoration de la ville". À quelques mètres de là, au cours de la même décennie, on "aère" le Pont de Mayenne en supprimant le châtelet Saint-Julien qui en barrait l'entrée ainsi que la plupart des maisons qui s'y trouvaient. Juste avant que la Révolution Française n'éclate, la porte Renaise subit le même sort au prétexte de dégager le bas de la rue éponyme.

Malgré toutes ces améliorations, il reste beaucoup à réaliser à la fin du siècle. On confie à l'ingénieur Le Bourgeois, une enquête concernant "*ce qu'il y a faire pour perfectionner et embellir la commune de Laval et en rendre le séjour agréable*".



La Grande Rue en 1753
(restitution virtuelle)

FAVORISER LES MOBILITÉS EN VILLE

DES DIFFICULTÉS À TRAVERSER LE VIEUX-PONT

Depuis toujours, on sait que traverser Laval est une épreuve redoutable tant les rues sont étroites et encombrées. La partie la plus ancienne de la ville, enfermée dans ses remparts, voit passer les carrosses, les charrettes des marchands, les voitures de poste, des régiments de soldats, les chaînes de forçats, les troupes de théâtre, les piétons, les cavaliers, les paysans se rendant aux marchés, les ouvriers et tous les artisans possibles, les curés, les médecins, les mendiants, les troupeaux venus pour les foires, les jeunes gens en goguette, les écoliers, les domestiques et leurs maîtres, les officiers du roi courant à leurs affaires, les voyageurs de passage. Autrement dit tout le monde est obligé de se croiser dans les vieilles rues datant du Moyen-âge encombrées de surcroît par les enseignes, auvents, étaux ou coffres des boutiques, ouvertures de caves, marches d'entrée dans les maisons, pierres-bouteroues, gouttières et volets. Encore faut-il, avant d'arriver au pied de la ville, passer le seul pont sur la Mayenne !

Or, ce pont reste, pendant une grande partie du siècle, fermé par des tours à ses deux extrémités et il continue à porter des boutiques sur presque toute sa longueur. On attend parfois des heures pour traverser la rivière, non sans accrochages et disputes. La sortie sous les murs de la ville, là où se trouvent aussi les Trois Moulins, est particulièrement difficile.

LA RUE NEUVE, PREMIÈRE « ROCADE » LAVALLOISE

Sachant ce qui les attend au cœur du bourg, les cochers, les conducteurs de charrettes et de chevaux ou les voyageurs pressés ont pris l'habitude de suivre le Val de Mayenne, sous les murailles castrales jusqu'à la Chiffolière. Ce n'est pas la « déviation » rêvée pour éviter la ville, mais elle a le mérite de rester au niveau de la Mayenne au lieu de monter et descendre à travers les vieux quartiers. Arrivé à la Chiffolière, il suffit de suivre les fossés des remparts nord pour atteindre le Carrefour-aux-Toiles sous la Porte Renaise, et retrouver ainsi la route de Rennes, de Vitré ou de Fougères. On désigne ce chemin qui s'urbanise peu à peu sous le nom de Rue neuve. La Rue neuve est modeste. Elle a établi ses maisons dans les anciens fossés et se contente de grossières haies d'épines pour séparer ses jardins. Par ailleurs, elle n'est guère mieux lotie que la rue des Ruisseaux qui lui est parallèle. Sa voisine, bordant le ruisseau du Râteau, est la première à supporter le flux et le reflux des eaux d'égout du faubourg Saint-Martin.

Comme un réseau de petits canaux circule entre les bâtisses du quartier, la Rue Neuve n'est pas épargnée par la pestilence de ces anciens marécages à peine moins boueux que par le passé. Elle reçoit aussi les ruisseaux, pleins d'ordures, qui dévalent de la rue Renaise, auquel s'ajoute le contenu des latrines que les particuliers se sont fait construire au fond de leurs jardins...

Mais si pour la saleté, la rue Neuve ne fait pas vraiment exception aux autres rues de Laval, il faut au moins voir dans cette voie hors murailles, une avancée en matière de circulation. Laval, étape sur la route Paris-Brest, ne peut pas rester en dehors d'une des préoccupations les plus prégnantes du temps : circuler plus vite dans des conditions meilleures. Tout le monde éprouve ce besoin, les marchands, quels qu'ils soient, en premier. C'est l'avenir de la ville qui est au bout des chemins, des routes et des nouvelles voies urbaines.



Le Vieux-pont et le châtelet Saint-Julien en 1753
(restitution virtuelle)

ACCUEILLIR LA NATURE EN VILLE

UN CADRE URBAIN MINÉRAL ET OPPRESSANT

On sait qu'en venant de Paris, on aborde la ville de Laval par le faubourg Saint-Vénérand, ou faubourg de l'est, dont la rue principale continue le grand chemin royal vers Brest. Bâtisses serrées les unes contre les autres, étroite chaussée très encombrée, donnent tout de suite une idée d'entassement qui grandit encore en progressant vers la ville close. Du pont, lui-même bordé de maisons, on entrevoit, derrière ses hautes murailles, une cité grise que l'on croirait peinte en trompe-l'œil sur le ciel de l'ouest. La vieille forteresse des comtes de Laval, coiffée d'ardoises, se dresse au-dessus des bâtisses hirsutes, enveloppées de fumées, rassemblées sous ses murs. Le Château-neuf se tient comme en retrait à peine plus riant que son aîné malgré ses pierres blanches et ses nombreuses fenêtres à la mode de la Renaissance.

Au-delà de la Porte Peinte qui permet de passer les murailles, une sensation d'étouffement plus marquée encore saisit le visiteur tant les rues apparaissent étroites et sombres au milieu de la circulation. Les maisons aux vieilles charpentes de bois et pignons pointus, versées les unes vers les autres, laissent entrer peu de lumière.

Ces rues s'enchevêtrent, sans aucun plan, autour d'une seule place à proximité du château et des halles. Cette place elle-même n'est qu'un espace réduit, informe, au pavé détestable. Ce n'est pas plus aéré quand, pour sortir de la ville, on passe devant l'église de la Trinité quasiment accolée aux remparts sud. On ne respire un peu, qu'en descendant la rue Renaise ouverte sur le faubourg de l'ouest ou Saint-Martin. La rue Renaise est la plus droite et la plus large de la ville, une partie de ses maisons offrent au regard une architecture nouvelle qui tranche avec celle des temps passés. Le faubourg Saint-Martin en revanche se présente comme un cloaque où s'entassent en grand désordre les bouges des populations les plus misérables.

DES PROJETS POUR « VERDIR » LA VILLE

Cette ville grise recroquevillée sur elle-même se trouve paradoxalement lovée dans un écrin de verdure. Malheureusement la plupart des habitants ne peut en jouir. En effet, s'il y a du « vert » à Laval, il reste très privé. Les demeures bourgeoises de Saint-Vénérand et les couvents, profitent de vastes parcs mais ceux-ci sont retranchés derrière de hauts murs. Les prés des blanchisseries étendus tout le long de la rivière, sur la rive gauche, apparaissent

comme de vastes prairies mais ce sont des espaces de travail vigoureusement protégés par des gardes. Les collines de la rive droite, Bel-Air, Beau-Séjour et Beau-Soleil sont vertes elles aussi, mais leurs pentes fleuries appartiennent aux propriétés religieuses installées là depuis longtemps ou aux hôtels particuliers qui s'y construisent de plus en plus.

Ce qui manque à Laval, ce sont les promenades pour le public. Le plateau du Gast, au-delà des remparts sud, est seul à offrir aux Lavallois un lieu de détente. Les arbres coupés pour servir à la construction de la halle aux toiles ont été replantés et l'on aime se retrouver là-bas les soirs d'été. Certains ont quelque espoir de voir s'implanter des espaces verts publics, lorsque, dans les années 1750, le premier projet d'un nouveau pont vient à la connaissance des Lavallois. Deux camps s'opposent alors. Il y a les blanchisseurs et les négociants qui pensent que cette réalisation conduirait à la mort de leurs entreprises et donc à la ruine du commerce des toiles, puisque le nouveau pont serait construit au milieu des prés des lavanderies. Il y a ceux qui, au contraire, défendent l'idée d'une nouvelle route royale Paris-Brest large, droite et commode pour le plus grand prestige de la ville. Ceux-là imaginent

de nouveaux quartiers modernes et aérés agrémentés d'une promenade publique qui ferait la joie de tous les habitants. Le premier parti l'emporte. Il faudra attendre la grande route royale et son pont.

Cependant pour agrandir l'amorce de place qui se trouve à la sortie de la porte Beucheresse vers le Gast, on commence en 1758 à démolir des vestiges de fortifications anciennes en particulier une redoute demi-lune, d'au moins deux cents cinquante pieds de circonférence (env. 75 m) et qui se trouve à la distance de 74 pieds de la porte (env. 20 m). Le magasin à fagots du four qui était sur le côté droit est reconstruit à gauche, le long du mur de ville. Les maisons à l'entrée de la rue Marmoreau sont abattues pour agrandir la place ainsi esquissée. Les fossés, où s'entasse la fange ramassée dans les rues, sont comblés. Une plantation de tilleuls commence au début de 1759 puis des bancs sont installés. Ce jardin public entouré de barrières met ainsi à la disposition de tous ceux qui ont envie de passer un moment au grand air, un espace joliment planté. Disons que c'est un début pour une ville si démunie de jardins.



Les abords de la Porte Becheresse en 1753
(restitution virtuelle)

ENCOURAGER L'HYGIÈNE URBAINE

DE LA DIFFICULTÉ DE GÉRER LES DÉCHETS

Monsieur le juge ordinaire et de police de Laval, qui occupe les fonctions de maire, fait régulièrement afficher dans la ville des ordonnances pour que la ville soit plus propre et mieux entretenue. Il les fait lire aussi par les curés aux prônes des grand-messes afin que « nul n'en ignore » : le manque d'hygiène n'est pas bon pour la population. Il ne manque pas de rappeler qu'outre les risques pour la circulation des habitants, la puanteur des immondices est à l'origine de maladies qui deviennent vite « populaires ».

Il faut dire que les ordures ménagères, les détritiques des marchés, les rebuts des boucheries, les produits des tanneries, les déjections des chiens, des cochons élevés dans la ville et des chevaux qui la traversent, ainsi que les matières des latrines débordant des arrière-cours et des fosses d'aisance, stagnent dans les rues des jours durant ou s'infiltrant partout, avant que le service des boues ne les ramassent. Ces immondices se trouvent vite entraînés dans la rivière.

VENDRE LE POISSON EN DEHORS DES MURS DE LA VILLE

La ville est dégoûtante malgré les ordonnances et les amendes imposées à ceux qui ne respectent pas les prescriptions officielles. Les halles où se concentre la vente de la viande et de la marée apparaissent comme le plus détestable des lieux en matière d'infection. À cause du poisson surtout. Les eaux servant à le laver répandent une telle puanteur qu'on a parfois du mal à rester sur place et cette infection se propage jusqu'à la Mayenne. De nouvelles halles au poisson paraissent plus que nécessaires au début des années 1730.

C'est au mois de janvier 1734, que les nouvelles halles de la poissonnerie sont finalement ouvertes pour la première fois. Elles ont été construites en forme de rotonde ou de colombier non loin de la rivière, et occupent une grande partie du terrain de la Chiffolière, comportant 14 boutiques. Les uns disent qu'elles auraient été bien mieux construites le long du canal contre les murs de la ville ce qui aurait ménagé une place en avant des remparts et une promenade pour les habitants, au lieu que de la manière qu'elles ont été faites, elles ne sont pas si belles ni si commodes qu'elles auraient pu l'être. D'autres cependant les trouvent parfaites.

On peut penser sur le plan de l'hygiène urbaine, qu'une poissonnerie a en effet sa place près d'un cours d'eau naturel et la Chiffolière est au bord de la Mayenne. Il sera plus simple d'envoyer directement à la rivière toutes les ordures qui restent dans les « cages » des marchands après la vente. En outre les odeurs détestables du poisson n'empoisonneront pas le reste de la ville. L'aménagement « moderne » de la Rotonde, si éloigné des antiques galeries de bois de la Grand'place, jouera aussi dans le sens de la propreté. Encore faut-il que les marchands acceptent de louer à un prix bien plus élevé les places où ils peuvent installer leur étal. Et ils ne le veulent pas. Pendant des années la nouvelle halle au poisson restera en partie vide, d'autant qu'elle paraît bien éloignée du cœur de la ville.



La halle aux poissons sur la place de la Chiffolière en 1753
(restitution virtuelle)

PRÉSERVER L'EAU POTABLE

Seules les fontaines procurent de l'eau propre aux habitants d'une ville. Elles sont reliées à des sources par un réseau de canalisations complexes. Aussi faut-il que l'entretien des branchements, tuyaux et autres ouvrages nécessaires ne soit pas négligé. Il est aussi très important que personne ne jette d'immondices dans les vasques et les bassins. On parle donc souvent des fontaines dans les textes administratifs de l'époque.

UNE NOUVELLE FONTAINE EN CŒUR DE VILLE

L'année 1740, Monsieur Gaultier de la Villaudray, juge civil faisant fonction de maire de Laval, a donné les premiers soins à la construction d'une nouvelle fontaine sur la place du château. Il a fait faire pour cela un canal voûté depuis la prairie du prieuré Saint-Martin, en passant par l'église Saint-Tugal qui se trouve au bas de ladite place, jusqu'à l'emplacement de la future fontaine afin qu'on puisse poser les tuyaux de plomb des visites, les entretenir et réparer à peu de frais. Comme on a été obligé de tirer beaucoup de terre pour creuser le canal, il a plus de 6 pieds (environ 2 mètres) de profondeur, Monsieur le juge civil a fait voiturer ces terres jusque devant la porte de ville que l'on appelle la porte Beucherresse qui se trouve au-delà de l'église de la Trinité, là où se tient le marché aux bestiaux et aux cochons tous les jeudis

matin. Il aurait été par ailleurs à souhaiter que le long des jardins des Cordeliers et de Patience, on se soit également servi de tuyaux de plomb pour faire circuler l'eau parce que ceux qui sont en planches de bois ne peuvent pas durer longtemps.

En 1764, ce sont des particuliers qui se plaignent des fermiers des fossés, situés le long des murailles entre la Porte Renaise et la Chiffolière et aussi des propriétaires qui habitent du côté de la rue Neuve. Fermiers de fossés et propriétaires font des barrages en bardeaux pour arrêter les boues entraînées par les eaux de la rue Renaise dont la pente est très rapide. Ces bardeaux pleins de boues bloquent aussi le cailloutage et même des pierres provenant des décombres ou des réparations de maisons. De ce fait, en peu de temps, le canal qui se trouve le long des fossés se remplit de ces eaux corrompues lesquelles dégorgent tout autour. Les eaux communiquent cette corruption à celles de la fontaine de Mirette qui se trouve non loin : en effet les boues des bardeaux sont déposées près des aqueducs où passent les tuyaux qui vont des fontaines de Saint-Tugal et celle de la Place publique et alimentent la fontaine de Mirette située nettement plus bas que les deux autres.

Certains de ces propriétaires joignent, en outre à ces boues, les vidanges des fosses

d'aisance qu'ils ont fait construire dans les fossés. Les sels corrompus par les boues et par les matières fécales pénètrent dans lesdits aqueducs, le plomb dont sont faits lesdits tuyaux est corrompu à son tour : c'est une raison supplémentaire de corruption des eaux. Monsieur le juge de police et Monsieur le procureur fiscal ont enjoint verbalement à tous les propriétaires et aux fermiers des boues de détruire les bardeaux et les fosses qu'ils avaient faites pour le dépôt des matières. Ils leur ont ordonné de curer et vidanger le canal par lequel arrivent les eaux de la rue Renaise en sorte qu'elles aient leur cours libre. Devant le peu de résultats, plusieurs remontrances ont été publiées. Si certains propriétaires ont obtempéré, beaucoup persistent encore dans leur désobéissance. Ils seront poursuivis par les voies de droit.

DE LA DIFFICILE COHABITATION DES ANIMAUX ET DES HOMMES

En 1774, des particuliers demeurant presque en haut de la ruelle des Capucins, du côté de Beauregard et en bas du chemin de la Gaucherie dans la paroisse de La Trinité, ont rappelé que depuis des temps immémoriaux, il a été construit une fontaine au bas dudit chemin de la Gaucherie. Anciennement cette fontaine était couverte par le roc dans lequel elle avait été creusée. Puis la couverture était tombée, laissant voir un précipice à ceux

qui passaient de ce côté. Il y avait même eu des enfants qui y étaient tombés et s'étaient noyés. Puis la fontaine a été arasée par le devant au niveau du chemin par où passent les voitures de sorte que lorsqu'il pleut, les eaux qui descendent du chemin entrent dans la fontaine, corrompent l'eau et même la remplissent de boue. De plus, le colon de la closerie proche y fait abreuver ses chevaux, tout cela peut altérer la santé des voisins et de leurs familles. Aussi sont-ils obligés d'aller chercher l'eau extrêmement loin. Ils voudraient que l'on ordonne la reconstruction de la fontaine pour éviter que les eaux et la boue ne la remplissent et que les voitures passent contre.

La fontaine est située dans la moitié de la largeur du chemin. Elle serait comblée et refaite contre la haie du champ de la Gaucherie. On a désigné comme expert maître Tellot notaire et celui-ci s'étant transporté sur les lieux, il a constaté que toutes les représentations énoncées par les plaignants sont véritables, que la demande des habitants ne peut qu'être bonne tant pour le chemin et que pour le passage des voitures. Pour les gens qui viennent chercher de l'eau aussi ! Le juge a ordonné en conséquence que les demandeurs puissent rétablir à leurs frais la fontaine contre la haie du champ de la closerie de la Gaucherie.



La nouvelle fontaine située sur la place du palais en 1753
(restitution virtuelle)

CONSOMMER LOCAL ?

Au milieu du 18^e siècle, la ville close de Laval renferme près de 250 boutiques dans les rues étroites qui s'articulent autour des halles et de la place aux Blés. Autrement dit le rez-de-chaussée de presque toutes les maisons est occupé par une échoppe avec une enseigne, un auvent et un étal de bois. Sans parler des auberges et cabarets. Les principales rues des deux faubourgs, Saint-Martin, Saint-Vénérand surtout, se présentent de la même manière et l'on peut ajouter dans les ruelles, les cours et les arrière-cours de la ville entière les ateliers les plus divers. On consomme avant tout les produits fabriqués sur place ou venus de la campagne proche parce que circuler est difficile et que des taxes frappent les marchandises à toutes occasions dans leur circulation.

L'IMPORTANCE DES MARCHÉS

En dehors des boutiques, les halles, la grande et la petite, situées entre l'église de la Trinité et la place du château, offrent quotidiennement toutes les nourritures qui se consomment dans la ville. Ce sont des galeries de bois, sombres, humides, assez branlantes, pénétrées de l'odeur violente de la viande et de la marée qu'on y expose à côté des légumes et autres marchandises. On y loue étaux ou bancs distribués en boutiques mais les éventaires à même le sol ne manquent pas. Des tentes s'accrochent aussi tout autour comme

autant de boutiques volantes. Le pavé, jonché d'ordures après les ventes, attend le passage du tombereau des boues et le balai des nettoyeurs.

Le moindre recoin disponible près des halles est aussi occupé. Les légumes se vendent devant la grille du château, la volaille, le gibier aux abords de l'église du chapitre Saint-Tugal en s'éloignant vers le bas de la place. Un peu partout des marchands étrangers, des forains dont le métier est d'aller de ville en ville, proposent sur des planches ou à même le sol, pots, paniers, livres, quincaillerie ou verrerie, vieilles hardes, chansons, jeux, baumes et élixirs. La plupart des marchandises se vendent aussi sous le manteau dans les auberges et même dans des maisons particulières, bien placées, s'ouvrant volontiers au trafic.

Le marché aux grains est un moment très particulier du commerce local. Il se tient trois fois par semaine sur la place du château devenue pour cela la place aux Blés. Les voitures ne peuvent arriver que de la ruelle provenant de la Grand-rue ou de la rue du Pilier-Vert qui vient de la rue Renaise et la Porte du même nom. Si dès 4 ou 5 heures du matin, la cohue est complète, le marché ne commence qu'à 9 heures. Les marchands de grains ont rangé en deux lignes leurs voitures, leurs poches

de carabin (sarrazin), de seigle, de méteil et, en moins grand nombre, de froment. Les bêtes ont été dételées et attachées plus loin sous un porche quelconque. Le minager fait payer les droits seigneuriaux, surveille tout de très près : il faut notamment que les récipients en bois (les boisseaux) ne soient pas branlés (secoués pour que le blé se tasse !) au moment de la vente, car il y a dans ce cas plus de grains pour un même volume : on achète au nombre de boisseaux. Les amendes sont nombreuses et les disputes se terminent souvent devant la justice.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA CULTURE MATÉRIELLE

Les achats, au jour le jour, des Lavallois pourraient faire oublier que certaines boutiques se présentent comme des bazars à l'orientale où toutes les marchandises du monde semblent être réunies. Celle du sieur Le Seyeux au faubourg Saint-Vénérand en est une. L'homme est connu comme marchand de draps de soie, mercier, épicier, ferronnier... On trouve chez lui les marchandises les plus élégantes comme les plus ordinaires : tissus de luxe tels que mousseline, batiste ou soieries, bonnets de dentelle d'Alençon, galons d'or et d'argent, fils de lin et de coton, aiguilles, crochets, épingles. Et aussi le pastel, l'alun, l'amidon, l'azur, la garance, le soufre, le plomb, le papier d'emballage, le bolduc, les pots de colle de poisson, de poix, de noir de fumée et de blanc de baleine, l'encens, des chapelets d'os ou de bois, des peignes, des filets, des couteaux du Shetland, ou encore, pour la table ou la médecine les raisins de Corinthe, l'huile d'olive et l'huile de noix, le vin d'Espagne, le riz, le sucre, la cassonade, le poivre, la girofle, la muscade, le gingembre, la rhubarbe, le senné, le

benjoin, l'anis vert... On trouve encore des bottes d'osier, des balais de jonc, des clous, des chantepleurs (arrosoirs), les merrains des fabricants de barriques, et... des meules de moulin ! Ce qui signifie que pour la vie courante on consomme local, mais on sait où trouver les choses qui parfois viennent du bout du monde, quand on a assez d'argent pour se les offrir.

Se procurer les belles choses, que l'on ne trouve pas sur place, passe aussi par les emplettes faites à Paris. Les familles bourgeoises ont toujours de bonnes raisons d'aller là-bas pour voir des parents ou des amis, régler des affaires, profiter des théâtres ou se promener. Les voyageurs rapportent de belles étoffes, des bijoux, de la vaisselle d'argent, des accessoires de mode, les derniers livres publiés et tout ce qui peut faire l'ornement d'une maison, en passant des miroirs aux tentures de coton imprimé ou indiennes, des tableaux peints par les artistes renommés aux objets exotiques qui font rêver de voyage. Il est évident que ces fantaisies sont réservées à un très petit nombre de gens ; la population, dans sa grande majorité, cherche avant tout à se nourrir de ce que produit le pays, bienheureuse quand les récoltes lui permettent de ne pas mourir de faim. Dans les galetas des pauvres, en dehors des paillasses, des planches qui servent de tables ou de chaises, de quelques pots et de rares couverts, il n'y a rien.



Les grandes halles sur la place du palais en 1753
(restitution virtuelle)

FAIRE JOUER LA SOLIDARITÉ

CULTIVER L'ENTRAIDE : ENTRE SOLIDARITÉ ET CHARITÉ

Sous l'Ancien Régime, la solidarité prend souvent le nom de « charité » et le soin des pauvres en est un aspect essentiel. Les paroisses et la maison de ville s'associent pour nourrir les plus malheureux dans les temps de disette ; les curés, leurs vicaires et les dames religieuses prennent aussi en charge l'enseignement de ceux qui ont à peine les moyens de vivre. Les hôpitaux eux-mêmes ne fonctionnent qu'avec les membres de diverses congrégations, bien qu'ils soient créés soutenus et dirigés par les autorités civiles, en fonction généralement des ordonnances royales. Les directeurs sont choisis parmi les « principaux habitants » de la ville, lesquels ont à cœur d'aider financièrement ces hôpitaux. Pour que leur gloire personnelle en soit grandie, pour assurer le salut de leur âme ou par pure bonté et souci d'entraide. Comment savoir ?

On s'entraide évidemment entre parents, entre amis, entre patrons et ouvriers souvent, entre parents et enfants, entre membres d'une même communauté quelle qu'elle soit ou d'un métier, entre aristocrates, bourgeois et petites gens. Il reste que les témoignages de ce genre d'aide nous échappent souvent alors que la charité se doit d'être le moteur de la vie sociale.

L'HOSPICE SAINT-LOUIS, UN LIEU D'ACCUEIL POUR LES DÉMUNIS...

À Laval, l'Hôpital Général de la Charité ou Hospice Saint-Louis se situe entre la colline de Bel-Air et la Mayenne. Son église s'avance sur la place de la Chiffolière dont il occupe le côté nord. À la suite d'un édit royal de 1622 qui prescrivait la fondation d'un Hôpital Général dans toutes les grandes villes, les officiers du Siège Ordinaire, un tribunal du seigneur-comte de Laval, achetèrent une maison sur la place à peine sortie des marais. C'est cette maison qui tint lieu d'hospice dans les premiers temps. Les dames de la ville furent invitées à y dispenser leurs bienfaits aux pauvres pour le plus grand épanouissement de leur âme et le meilleur profit de ces malheureux. Par la suite, un marchand fit construire à ses frais le bâtiment auquel le roi accepta de donner son nom : les lettres patentes royales portant établissement de l'hôpital sont datées du mois d'août 1642 et en 1682. Louis XIV se déclara « Conservateur et Protecteur de l'Hôpital Général de la Charité Saint Louis ». Furent alors accueillis « les pauvres mendiants, valides et invalides de l'un et l'autre sexe, originaire de la ville et des faubourgs ; pour y être employés aux ouvrages, manufacture et autres travaux selon leur pouvoir. »

Au siècle suivant, les pauvres y travaillent toujours le lin, la laine et le chanvre. Ils

fabriquent toutes sortes d'étoffes dans les ateliers de sergerie et de « tesserie ». Les droguets, demi-draps, flanelles, étamines et toiles qui sortent de leurs mains sont vendus au marché comme les autres pièces d'étoffes fabriquées en ville. Avec le temps, on a fini par enfermer aussi à l'hospice les vieillards, « les insensés et les furieux de la classe la plus indigente du pays » dont on ne peut rien tirer, ainsi que les filles repenties.

ET D'ÉDUCATION POUR LES ENFANTS ABANDONNÉS

L'hospice s'occupe aussi des enfants pauvres et abandonnés. En 1740, un long texte énumère les principes qui doivent régir l'enseignement à donner à ces enfants pour les former à un travail utile à l'économie du pays. La règle précise d'entrée que les hôpitaux généraux forment les mœurs des enfants, les instruisent des principes de la religion chrétienne et leur apprennent à gagner leur vie, en les tirant d'une fainéantise toujours dangereuse. Le règlement indique ensuite qu'il ne faut jamais laisser les enfants sans surveillance parce qu'ils apprennent alors la dissipation et le jeu. Ils ont droit aux récréations pour les choses qui ne sont pas mauvaises, il s'agit d'ailleurs de moments où ceux qui les ont en charge peuvent connaître leurs inclinations.

Ces enfants sont destinés par leur naissance et leur état à travailler de leurs mains, il faut donc les former de bonne heure à gagner leur vie et ne jamais les laisser sans rien faire. Pour les habituer à travailler vite et longtemps il faut les obliger à faire les tâches qui leurs sont commandées et les punir s'ils y manquent, en tenant compte de leurs forces cependant. Il faut toutefois se méfier s'ils se plaignent car les enfants feignent souvent des maux qui sont imaginaires pour ne rien faire. Il faut aimer les enfants plutôt que se faire craindre, les louer, les encourager. Mais, au besoin, la crainte remplace l'amour, ils travailleront alors par peur des châtiments. Il faut veiller au péché de mensonge et au péché d'impureté. Il faut leur apprendre les mystères de la foi et les règles de la religion : l'instruction repose sur l'étude du catéchisme. En ce qui concerne le travail lui-même, rien n'est dit. Les enfants sont des ouvriers comme les autres tisserands, les plus âgés apprennent aux plus petits à se servir des métiers sous le contrôle et la surveillance des maîtres.



La chapelle de l'hospice Saint-Louis en 1753
(restitution virtuelle)

PROPOSER DES SPECTACLES POUR TOUS

Il est dans les habitudes de Laval d'accueillir des artistes forains : magiciens, danseurs de corde, montreurs d'ours et autres animaux savants, acteurs de théâtres ambulants, artificiers, jongleurs. La règle veut que l'autorisation de s'installer pour quelques semaines dans la ville, soit demandée à la police seigneuriale, en faisant état de toutes les merveilles que les artistes peuvent présenter à la population, en rappelant aussi le succès recueilli dans les lieux déjà visités. Généralement, le juge de police se montre favorable, tout en rappelant les conditions à observer pour que tout se passe dans les règles et n'entraîne aucun désordre. Les Lavallois se réjouissent de profiter de divertissements accessibles à tous puisque les spectacles se déroulent le plus souvent sur la grande place. Ils constituent une trêve bienvenue dans la vie de misère des pauvres gens ; ils ne sont pas si fréquents.

UN CALENDRIER DE FÊTES RELIGIEUSES ET POPULAIRES

En fait, ne se déroulent à date fixe que les manifestations organisées sous l'égide des autorités religieuses mais les processions sont des cérémonies religieuses et non véritablement des fêtes. En revanche il y a des « jeux » liés à la fête d'un saint populaire, Saint-Jean, Saint-Pierre par exemple. Les gens dressent ensemble dans leur quartier un bûcher d'herbes et de branches, ils

chantent et dansent tout autour au son du violon avant d'y mettre le feu à la nuit tombée. Lors de la fête de Notre-Dame d'Angevaine, le 8 septembre, après l'office, la foire l'emporte, les habitants déambulent avec plaisir entre les étals des marchands forains. On mange des galettes et on boit du cidre doux.

Les « Arbres de Mai » ont également beaucoup de succès malgré les querelles qu'ils suscitent parfois avec l'Eglise. Celle-ci y voit la manifestation d'anciennes superstitions liées au retour de la fécondité à la belle saison. Mais la tradition résiste. Les jeunes gens, dont c'est la fête par excellence, s'y emploient. Ils se plaisent à dresser un arbre dépouillé de ses branches ou un grand mât, fixent de longs rubans au sommet du « Mai » et après l'avoir fleuri et décoré, garçons et filles s'amuse à tenir les rubans et dansent des rondes.

DES FÊTES POUR DES ÉVÉNEMENTS EXCEPTIONNELS

Lorsqu'il y a des réjouissances officielles, le peuple n'est pas oublié. Cependant ce sont les bourgeois de la ville et les officiers du comte et du roi qui prennent en charge l'organisation de la fête. La naissance d'un dauphin par exemple est toujours l'objet d'une cérémonie festive. La signature d'un traité de paix plus encore. Ainsi le traité qui marque la fin de la guerre de succession

d'Espagne fait l'objet de réjouissances grandioses en juin 1713. Le maire, les officiers du comte, les échevins assistent au *Te Deum* en l'église de Saint-Tugal puis, escortés de hallebardiers, rejoignent la place publique au son des tambours, des basses et des violons. Au milieu de la place, il y a une grande pyramide environnée de tonneaux et d'autres matières combustibles ; au sommet une figure de la Renommée trompette à la main annonce la paix. Le bassin de la fontaine sur la place, est rempli de vin, pour faire les délices des petites gens. Bacchus le nez bien boutonné, se tient assis tout en haut, une bouteille dans la main droite et un verre dans la main gauche, il semble inviter les "biberons" à célébrer la paix à leur manière.

Sur les 5 heures du soir, les officiers sortent du château portant des flambeaux. Ils mettent le feu à la pyramide. Toutes les cloches de la ville sonnent alors tandis que plusieurs canonnades sont tirées sur la place. Un repas magnifique est servi le soir aux officiers de la ville dans la maison du maire, il y a un bal pour les dames, tandis que les fenêtres des maisons sont toutes illuminées. Un flambeau brille en haut de la tour de l'horloge du château, et d'autres flambeaux éclairent de l'intérieur les ouvertures de la tour où sont peintes les armoiries des princes et des états qui ont fait la paix. La cérémonie s'achève par quelques coups des plus gros canons tirés de la galerie du Château-neuf, leur gueule pointée sur la rivière. Alors que le peuple boit à pleines tasses et à pleins chapeaux le vin de la fontaine. Le feu est mis au derrière de Bacchus !

DU THÉÂTRE AUX EXÉCUTIONS : LE SPECTACLE DANS LA RUE

D'autres événements bien différents attirent les foules, alors qu'on ne peut guère les imaginer aujourd'hui comme spectacles : les exécutions capitales. Les habitants s'entassent autour du lieu de l'exécution et louent les fenêtres des maisons qui bordent la place où a lieu le supplice : écartèlement, pendaison, tranchement de tête, et même jusqu'à la Révolution, brûlement sur un bûcher avant que les cendres du coupable soient dispersées aux quatre vents. Le morbide, le sanglant, l'horreur attirent, malgré la peur, mais il s'agit beaucoup plus ici, pour les autorités civiles et religieuses, de faire réfléchir la population sur ses devoirs. L'acte commis par le condamné est une faute contre Dieu et le Roi. La loi divine et la loi de l'Etat sont liées, les habitants du royaume ont l'obligation de respecter l'une et l'autre. Pour le bien de tous. L'exécution d'un criminel le rappelle cruellement.

Il n'y a pas de salle de théâtre spécifique à Laval. C'est la salle du jeu de paume qui en tient lieu, elle est située non loin de l'église Saint-Tugal. On dresse tréteaux et décors pour des troupes locales ou venues d'ailleurs qui interprètent comédies et tragédies à la mode. Le théâtre italien est très apprécié. On joue aussi des pièces de Monsieur de Voltaire ! Il paraît que les Lavallois aiment beaucoup ce divertissement qui n'est pas que bourgeois puisque des représentations se donnent aussi sur la grande place. Paradoxe : les comédiens jouent dans tout le royaume alors que l'Eglise les considère comme excommuniés et interdit leur inhumation dans la terre sacrée des cimetières. Les prêtres des paroisses peuvent cependant être indulgents.



L'église collégiale Saint-Tugal en 1753
(restitution virtuelle)

FAIRE FACE AUX AFFRES DE LA MONDIALISATION

UN DYNAMISME COMMERCIAL TRIBUTAIRE DU MARCHÉ MONDIAL

Depuis plus d'un siècle, les négociants lavallois vendent fort loin, les toiles de lin fabriquées dans les campagnes ou dans la ville et apprêtées dans les blanchisseries du bord de la Mayenne. Leur principal débouché est l'Amérique. Les Espagnols achètent en grandes quantités pour leurs colonies des Indes occidentales, les marchandises européennes les plus variées. Les toiles de lin de Laval tiennent dans ce commerce une des premières places. Pour préserver son monopole, l'Espagne contraint ses fournisseurs à passer par ses propres marchands ; ceux-ci rassemblent à Séville puis à Cadix les produits étrangers puis les armateurs ou capitaines de navires espagnols les transportent au-delà de l'océan. Ces marchandises sont vendues dans de grandes foires où elles s'échangent contre de l'or, de l'argent, et d'autres produits coloniaux et/ou contre des marchandises rares venues d'Asie. Autrement dit tout ce que recherche l'Europe. Les intermédiaires espagnols payent leurs fournisseurs avec les produits qu'ils rapportent. Ces produits sont acheminés vers les expéditeurs ou sont vendus sur place. Le plus souvent, c'est un astucieux système de lettres de change qui permet de récupérer l'argent investi. Les banquiers s'arrangent entre eux d'un pays à l'autre. Expédition et retour

demandent du temps, au minimum deux ou trois ans.

À côté de ce commerce officiel, un trafic dit en droiture ou contrebande s'est mis en place après que les bateaux ont su rejoindre l'océan Pacifique, la Mer du Sud, en passant par le Cap Horn. Arriver directement sur la côte du Chili et celle du Pérou, permet de se rapprocher des mines d'or et d'argent espagnoles. Sur place, les représentants de l'Espagne font leurs affaires sans trop de scrupules avec les navires étrangers. Ces divers échanges ne sont pas sans risques évidemment. Pirates et corsaires interceptent souvent les navires marchands. Cargaisons confisquées et navires coulés ne sont pas rares. En outre, dans ce siècle où les grandes puissances sont presque tout le temps en guerre sur mer comme sur terre, les convois maritimes sont des cibles parfaites quand on veut affaiblir des ennemis et accaparer leurs richesses. L'Angleterre, qui travaille toujours à étendre son empire marchand, et pour cela entretient une flotte de guerre considérable, est redoutable.

Avec le temps, la France a réussi, elle aussi, à conquérir des espaces coloniaux en mer Caraïbe (Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe) et en Amérique septentrionale (Canada, Louisiane). Elle envoie aux colons de quoi vivre à l'europpéenne : produits de

subsistance, vêtements et leurs accessoires, fournitures pour les maisons, outils, etc. Elle reçoit café, sucre, cacao, indigo, objets exotiques à la mode... Mais les problèmes restent les mêmes, ces territoires lointains sont à la merci de la flibuste, des ennemis du royaume ou des populations locales, quand ce ne sont pas les malversations des officiers de la colonie. Ces territoires sont si loin !

La ville de Laval participe aussi au commerce de la Méditerranée et de tout l'Orient par l'intermédiaire du port de Marseille. Quand la guerre l'exige, c'est par Marseille que partent quantité de toiles pour l'Espagne, malgré une traversée de la France, longue, difficile et coûteuse en taxes ! La grande ville méditerranéenne fait venir du café, du sucre, du riz, des épices, du thé, du savon, du soufre, des produits de teinture, des cotonnades imprimées des Indes, même quand il est interdit de les importer, des tissus de soie, des bijoux, de la porcelaine, des métaux rares etc. Tout le pays profite de ce que les bateaux vont chercher dans les Échelles du Levant, aux Indes occidentales, en Afrique. Laval ne fait pas exception. Certains Lavallois participent en outre au commerce des esclaves. Les Lavallois font aussi venir de la Mer Baltique, de Riga surtout, des bottes de lin car le comté de Laval n'en produit pas assez, de Hollande des produits textiles vendus avec les toiles par des négociants soucieux de varier leurs affaires, des draps d'Angleterre, des fourrures des pays du Nord, du fer suédois, du blé de Dantzic ou d'ailleurs, en cas de famine...

Les Compagnies commerciales sont, certes, dédiées au commerce lointain mais les négociants, agissant pour leur propre

compte, prennent les mêmes chemins internationaux : les marchands de Laval, comme les autres, en dépit des « accidents » qui sont les mêmes pour tous. D'une manière générale le commerce se protège en armant ses convois et en exigeant de fortes assurances. Moyennant quoi, les belles fortunes ne sont pas rares. Laval a donc besoin du « monde », même s'il faut supporter les conséquences des guerres, les attaques des pirates, les fraudes, les conditions aléatoires de paiements, les changements monétaires des diverses parties prises dans des circuits complexes et... les épidémies que propagent parfois les navires. Tout repose sur la confiance, la patience et la chance !

UNE OUVERTURE AU MONDE PROVIDENTIELLE ?

La « mondialisation » à la manière du 18^e siècle présente encore un autre aspect, moins évident peut-être mais non moins important. De nouvelles régions du monde sont explorées, de nouvelles routes expérimentées. Des plantes décoratives, comestibles ou médicinales inconnues parviennent jusqu'à Laval : c'est avec de la poudre d'ipécacuana, comme la préparent les Indiens d'Amérique du Sud, que l'on soigne les habitants pendant la terrible épidémie de dysenterie de 1707. La découverte de nouvelles machines, de nouveaux procédés imités de pays plus avancés dans le domaine scientifique, ne sont pas à négliger non plus. Ce que racontent les voyageurs, les missionnaires, les officiers du roi, les marchands originaires du comté et les gazettes que les plus instruits lisent volontiers, élargit comme jamais l'horizon de Laval. Risque ? Progrès ? Les deux !



Blanchisseries de toiles situées sur la rive gauche de la Mayenne
(restitution virtuelle)

AFFRONTER LES ALÉAS CLIMATIQUES

DES TEMPÊTES MÉMORABLES

L'ouragan du 2 février 1701 défigure l'église de La Trinité. Une partie de la couverture est emportée et la charpente brisée au-dessus des fonds baptismaux. Bois, pierres, ardoises s'envolent pour retomber sur les maisons voisines. Le curé, qui dit la grand-messe, ne perd pas son sang-froid mais les paroissiens terrifiés s'entassent du côté d'une petite porte, la seule à s'ouvrir. Ils sont piétinés, écrasés... Outre les très nombreux blessés, il y a au moins trois morts. La Trinité, située dans la partie la plus haute de la ville close, non loin du vieux château et de son donjon, contribue d'ordinaire fortement à la physionomie originale de la cité. Laval ne se reconnaît plus. La tempête a aussi traumatisé les habitants : ils doivent s'habituer à fréquenter un bâtiment dont les blessures ravivent à chaque fois la peur et l'angoisse de la mort. Fêtes et processions continuent malgré tout, les paroissiens ont l'espoir de retrouver leurs habitudes mais cela leur coûtera cher.

En janvier 1735, dans la nuit du 9 au 10, un vent furieux a provoqué, cette fois, des dégâts dans la ville toute entière. Les arbres du cimetière de la Trinité et quantité d'autres ont été déracinés. Il n'y a pas une maison qui n'ait ressenti l'effet de l'ouragan. Les églises et les couvents devront payer d'énormes sommes pour

réparer les dégâts subis. Le terrible vent a bien duré vingt-quatre heures. Il semblait que la plus grande partie des diables de l'enfer était sur la terre, disent certains. Et, un déluge a suivi. Le faubourg du Pont-de-Maine, la vallée de l'Arche noire, se sont retrouvés sous les eaux. L'Hôtel-Dieu bâti, partie sur le pont, partie en contre-bas de la Mayenne, a été inondé. Quand les garçons de l'hospice ont été tirés de leur sommeil par le bruit, l'eau courait à travers deux salles et atteignait déjà la deuxième marche du grand autel de la chapelle. Tout le monde croyait toucher à sa dernière heure. À onze heures du soir, on a enlevé le Saint-Sacrement du tabernacle pour le transporter dans le bâtiment proche dédié aux Incurables. Une longue histoire a attribué à l'hôpital Saint-Julien une position particulièrement exposée qu'il doit assumer, les malades sont toujours nombreux.

DES INONDATIONS DESTRUCTRICES

Les blanchisseries alignées sur les bords de la Mayenne supportent, elles aussi, les inondations : rien ne protège les bords très bas de la rivière de la montée des eaux. Les prés servant à faire sécher les toiles se couvrent de boue, les armoires où l'on rince les étoffes, les fourches portant vergues et seaux pour conduire l'eau partout, peuvent être emportés par le courant, les bâtiments trop proches de la Mayenne sont

endommagés voire détruits. C'est toute la chaîne du travail et du commerce des toiles, essentielle à la survie d'une grande partie de la population, qui supporte les dégâts des blanchisseries.

Les pluies interminables, mais moins violentes, affectent, quant à elles, les récoltes. En 1725, les « principaux » habitants (les plus riches) ont avancé des milliers de livres pour que la ville puisse acheter des blés dans diverses provinces et les fassent venir à Laval. Les 100 000 boisseaux de seigle du pays de Forez près de Lyon acheminés par la rivière sont restés bloqués à 4 lieues de Laval, où il a fallu aller les chercher dans les deux bateaux qui les transportaient. On voit les difficultés que peut occasionner l'approvisionnement nécessaire pour que les plus pauvres ne meurent pas de faim ! Beaucoup de prières et de processions, ont eu lieu comme toujours dans les moments difficiles afin que Le Seigneur redonne le beau temps au pays. Toutes les paroisses de la ville ont participé.

DES RÉCOLTES MENACÉES ET LA CRAINTE DE LA FAMINE

La hantise des autorités, c'est que la faim, causée par les perturbations climatiques, pousse les plus pauvres à l'émeute. Pendant le terrible froid de 1709, la rivière était gelée d'un bord à l'autre, tout était arrêté, les moulins ne tournaient plus, les tisserands ne pouvaient plus travailler. Chez les plus démunis, il n'y avait plus ni chandelles ni feu, on mourrait tous les jours, et si ce n'était pas de froid, c'était de faim, la récolte de l'année précédente ayant été des plus médiocres. Les émeutes se sont multipliées jusqu'en avril : le 3 avril, le peuple misérable des faubourgs,

mené par 200 femmes, a voulu forcer la porte des boulangers tout en menaçant de piller les maisons des riches. Il y a eu des arrestations. Des troupes de mendiants de 400 ou 500 hommes, femmes et enfants se sont aussi répandus dans la ville, pleins de menaces.

En 1738, la misère du peuple a été plus affreuse encore parce que les pluies de l'année précédente avaient empêché de faire les semis en temps voulu et que les vers ou les loches avaient dévoré une partie des grains. Au bout de l'année, on a compté 2.000 pauvres dans la seule paroisse de La Trinité, sans les enfants et les honteux qui n'osaient pas avouer leur état. Avec les gens des campagnes, venus en ville chercher de l'aide, il y avait peut-être 4000 personnes à secourir et l'on pouvait ajouter, plus de 1.200 personnes pour la paroisse Saint-Vénérand. À La Trinité, les dames charitables ont réussi à distribuer, chaque semaine, 1.200 pots de soupe, mais certains de ces assistés ont commencé à avoir des flux de sang car la faim favorise bien des maladies. 1739 n'a pas été plus favorable et 1740, qui a connu froid et pluies pratiquement sans discontinuer toute l'année, a été pire. Au temps du carême, alors qu'il était très difficile de pêcher du poisson dans les étangs glacés et qu'il n'y avait pas de légumes pour le maigre, les Messieurs du clergé ont permis de manger de la viande pendant quatre jours sur sept, en ne faisant qu'un seul repas gras par jour et en jeûnant également. Ce qu'on n'avait pas vu depuis très longtemps...



Les bords de rivière et l'hôpital Saint-Julien en 1753
(restitution virtuelle)

PROMENADE D'ARCHITECTURES

Aujourd'hui, la ville de Laval demeure riche d'un patrimoine du 18^e siècle assez exceptionnel. Sans avoir la prétention d'un inventaire visant à l'exhaustivité, voici, en quelques images, les architectures les plus représentatives de l'époque.



1. Détail du tambour du portail oriental de la cathédrale de la Sainte-Trinité (1709)

La profusion décorative qui caractérise ces boiseries renvoie à un répertoire ornemental végétal caractéristique du style baroque.



2 – Hôtel Leclerc des Gaudesches, rue de l'ancien évêché (1727)

Élevée à l'origine entre cour et jardin, cette ancienne demeure bourgeoise présente une façade régulière de style classique dont la travée centrale est couronnée par un élégant fronton trilobé.



3 - Retable des évêques dans le chœur de l'église Saint-Vénérand (1732)

Présentant une intéressante polychromie liée à l'usage des marbres rose et vert, cet autel est animé de statues en terre cuite typiques des productions du Maine.



4 - Détail de la porte d'entrée d'une maison située rue Renaise (1733)

Le soin apporté au traitement esthétique de cet élément de menuiserie atteste de la présence à Laval d'artisans spécialisés dans le travail du bois.



5 - Hôtel du Mans de Chalais, rue de la halle aux toiles (1742)

Construit par le receveur du grenier à sel du comté de Laval, cet hôtel particulier présente un plan en U caractéristique de l'époque. Son aile méridionale offre une taille moindre permettant à la façade principale, marquée par un puissant fronton au décor de corbeille de fleurs, de baigner dans la lumière du soleil.



6 - Maison du marchand de soie Jean Boussard située rue des Orfèvres (1746)

Sur une parcelle d'origine médiévale, le propriétaire des lieux fait élever une façade en pierre régulière d'une grande sobriété, dont le rez-de-chaussée se dote d'une grande arcade en granit à vocation commerciale.



7 - Folie du jardin de la Perrine (1756)

Pavillon de plaisance construit pour satisfaire les menus plaisirs de Pierre de Vauguyon, curé d'Ahuillé, le bâtiment s'ouvre sur le parc attenant par une élégante rotonde mettant symboliquement en valeur la distribution intérieure, salon au rez-de-chaussée et chambre du maître de maison à l'étage.



8 - Ancienne fontaine de Patience, place des 4 docteurs Bucquet (1761)

Autrefois situé rue de Rennes, cet édicule, doté en partie supérieure d'une table en marbre gravée d'une inscription latine et de représentations de poissons stylisés, témoigne des volontés municipales de répondre aux besoins en eau potable des habitants du faubourg Saint-Martin.



9 - Maison située à l'angle de la rue des fossés et du carrefour aux toiles (1768)

Tourné vers la route principale conduisant à la Bretagne, le pignon de cette demeure présente une travée soigneusement appareillée. Au premier étage, un élégant balcon de fer forgé prend place devant une porte fenêtre.



10 - Maison dite de la sirène, rue du Pont de Mayenne (1772)

Sur une parcelle médiévale, cette demeure présente l'étonnante particularité d'être entièrement appareillée en tuffeau. Au premier étage, son balcon de fer forgé s'orne d'un médaillon représentant une sirène.



11 - Hôtel Périer du Bignon, rue du marchis (1777)

De facture classique, c'est, avec les 7 travées qui composent sa façade, la demeure présentant la plus grande surface de son époque. Négociant en toiles enrichi ayant fait l'acquisition de charges royales, Pierre Périer du Bignon fait afficher, sur l'élégant fronton sculpté de sa résidence, sa passion pour la chasse



12 - Hôtel de Bel-air, rue Hoche (1780)

Présentant une rotonde, décorée d'une statue de Flore, marquant son axe central, cette construction, financée par le négociant François Delaunay, occupe une position privilégiée sur la falaise dominant le cours de la Mayenne.

L'ARCHITECTURE DU 18E SIÈCLE À LAVAL

PLAN DE SITUATION DES MONUMENTS ET CURIOSITÉS



« LES IDÉES VENAIENT EN FOULE, TANTÔT ON ÉTABLISSAIT UNE FONTAINE SUR LA PLACE HARDY QUI DEVAIT COMMUNIQUER SON TROP PLEIN À TOUTE LA VILLE, TANTÔT C'ÉTAIT UNE RIVIÈRE NOUVELLE DE LAVAL À RENNES ET QUI RENDAIT LAVAL UN ENTREPÔT COMME ANGERS; ON FAISAIT DES PROMENADES, ON FAISAIT DE BELLES DÉCORATIONS; GRANDES ET BELLES IDÉES QUI N'ONT EXISTÉ QUE DANS UNE IMAGINATION ÉCHAUFFÉE, MAIS VRAIMENT CITOYENNE. »

Guittet de la Houllerie (1690-1778)

Abrégé de l'histoire des seigneurs de la ville de Laval avec l'analyse des événements les plus remarquables

Laissez-vous conter Laval, Ville d'Art et d'Histoire ...

en compagnie d'un guide conférencier agréé par le ministère de la culture. Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes de Laval et vous donne des clefs de lecture pour comprendre l'échelle d'une place, le développement de la ville au fil de ses quartiers. Le guide est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser vos questions.

Laval appartient au réseau national des Villes et Pays d'Art et d'Histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine, ainsi que la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du 21^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 202 villes et pays offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité

Coëvrons-Mayenne, Angers, Le Mans, Rennes, Vitré, Fougères, Saumur,



Nantes, Guérande, Dinan, Fontenay-le-Comte, la Vallée du Loir, le Vignoble nantais et le Perche Sarthois bénéficient également de l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire.

Contact

Laval Patrimoine
Espace Alain Gerbault
Jardin de la Perrine
Allée Adrien Bruneau
53 000 Laval
Tel : 02 53 74 12 20
www.patrimoine.laval.fr

Textes

Jocelyne Dloussky, Stéphane Hiland et Amélie de Sercey-Granger

Crédits photos :

Laval Patrimoine
sauf mention contraire

Maquette et impression :

Nathan Aubineau
Imprimerie municipale
Ville de Laval

laval
patrimoine



LAVAL

Prix/éco-participation : 5 euros
ISBN : 978-2-9578037-2-9

